Hemley Boum, *Le rêve du pêcheur*, Paris, Éditions Gallimard, 2024.

Un petit fils et un grand-père, Zack et Zacharias, en somme deux « Zack »! Une histoire, savamment construite, à deux visages : l'exil et le terroir, le Cameroun et la France, le fleuve et l'océan, le présent et le passé. Un récit qui investit les psychologies et identités mêlées de personnages dont les destins se font écho, s'interrogent et même se défient… de loin.

EXTRAIT, pp. 105-108

« Je modifiai légèrement mon prénom dès que l'occasion se présenta. Pas grand-chose, une voyelle pour rem- placer trois lettres. De toute façon, personne ne m'avait jamais appelé Zacharias, mon entourage avait adopté le Petit Pa' de ma mère, et les autres, mes enseignants ou les personnes étrangères que je fréquentais à Douala, employaient mon nom de famille. L'usage du prénom n'est pas fréquent chez nous, le prénom biblique en entier en tout cas. Les proches vous affublent d'un diminutif ou d'un sobriquet, les autres utilisent votre patronyme ou vous désignent selon votre place dans la société : petit, mon fils, le vieux, la mère...

Pour tous dans ma nouvelle vie, Zachary devint rapidement Zack, ça m'allait aussi.

Toutes ces subtilités ne faisaient pas partie des choses que j'avais envie de raconter sur moi. Comme un de ces fils qui dépassent d'un vêtement trop porté, tirer dessus comporte le risque de voir le tissu s'effilocher entre vos doigts. Le mieux était de faire un nœud, le plus discret possible, et d'espérer qu'il tienne. Ma vie était une étoffe fragile retenue par une multitude de nœuds. Si j'en défaisais un, le reste partirait en lambeaux. Alors je racontais une histoire empruntée à celle d'Achille, mon ami d'enfance : j'avais grandi dans un quartier pauvre de Douala auprès d'une mère sévère, mais aimante et attachante. La maman africaine telle qu'elle existe dans tous les imaginaires. J'y ajoutais des bribes inoffensives : fils unique, plutôt bon à l'école. Et j'inventais le reste : mes parents morts tous les deux dans un accident de voiture, le rejet du reste de la famille, puis la chance de bénéficier d'une bourse d'études grâce à mes résultats scolaires. Le tout se tenait tant que je n'avais pas affaire à des Camerounais. Eux savaient que le gouvernement n'attribuait plus de bourses, celles qui existaient étaient offertes par des organismes internationaux ou directement par les universités occidentales, et les élèves pauvres n'y avaient pas accès, elles disparaissaient dans les réseaux de gosses de riches. Et puis certaines études sont plus valorisantes que d'autres : comptabilité, finance, informatique, agronomie, spécialisation en

médecine ou que sais-je. Si par extraordinaire j'avais eu accès à une aide, elle n'aurait pas servi à financer des études de psychologie. Les invraisemblances dans mon récit ne pouvant leur échapper, je décidai de me tenir éloigné le plus possible de mes compatriotes.

J'essayais de devenir quelqu'un d'autre mais je ne savais pas qui, ni comment faire. J'observais, j'apprenais, et souvent je me trompais. Les vêtements et les chaussures pour commencer. Personne n'imagine à quel point il est difficile de savoir comment se vêtir pour quelqu'un qui débarque de l'endroit d'où je viens et atterrit dans une université comme celle de Nanterre. Mon tuteur, c'est ainsi que je choisis de le nommer, m'avait prévenu.

« Tu vas tomber dans une société de consommation, tout est fait pour t'inciter à dépenser. Mais toi, tu sais d'où tu viens, tu n'as rien derrière, rien devant, tu es seul. Ta chambre au Crous est réglée pour deux ans et tu as de quoi vivre pendant deux ou trois mois maximum. Montre-toi économe et surtout, trouve-toi un job étudiant dès que possible. »

J'avais acquiescé, mais je n'avais pas vraiment compris. Je n'avais ici aucune idée de la valeur de l'argent. Je convertissais les prix en francs CFA et ils me semblaient terriblement élevés. D'un autre côté, je possédais cette somme importante et cela me rendait euphorique. Comme le centre commercial... Je n'avais jamais rien vu de tel dans ma vie. Toutes ces lumières, la musique, les boutiques, les gens : c'était exactement la vision que je me faisais de la France. Le faste démocratiquement offert à tous.

J'entrai dans le magasin dont la vitrine montrait ce qui correspondait le mieux à mon idée de l'élégance. Je choisis un manteau rouge, tape-à-l'oeil, qui sur le coup me sembla épatant. Je me pris aussi quelques chemises bariolées, près du corps, deux pantalons assortis et des mocassins en cuir ciré à bout pointu.

J'allais vite m'apercevoir que rien n'allait dans ma tenue. Le manteau était trop léger pour me protéger du premier hiver de ma vie, celui où je crus sincèrement mourir de froid. Les chaussures n'étaient pas adaptées aux longues marches, à la course pour rattraper le bus, le métro. Elles dérapaient sur le trottoir verglacé. Je suis tombé un nombre incalculable de fois. Elles me faisaient mal aux orteils et surtout, elles ne me protégeaient pas des intempéries. J'avais les pieds gelés en rentrant chez moi le soir. »